LA ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

BELLIT, MAGNE & Cie, Rue Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS: JEUDI MATIN, 10 DECEMBRE 1840.

POUR GOUVERNEUR: HENRY JOHNSON.

Candidat du Parti de la Convention des Whigs de l'Etat.

DU BATAILLON D'ARTILLERIE.

D'où vient que le Bataillon d'Artillerie l'un des plus beaux, l'un des plus utiles corps de la Légion de la Louisiane, était si peu nombreux à la dernière revue? Telle est la question que nous avons souvent entendu faire depuis quelques jours et à laquelle nous croyons pouvoir répondre d'après des renseignements puisés à de bonnes sources.

L'artillerie appartenant au bataillon est bon de service, non que toutes les pièces soient mauvaises, mais parce qu'il n'y en a pas une qui soit montée convenablement, pas une qui soit en quelque sorte transportable. Or, peut on exiger raisonnablement que le bataillon d'artillerie prenne les armes quand il n'a pas d'armes.

On n'ignore pas dans quoi qu'on a laissé pourrir les affûts, les trains, on un mot tout le matériel de transport et détérioré les pièces faute d'un arsenal où l'artillerie pût abriter l'abri de la pluie, et que la somme votée l'an dernier pour remonter le parc n'étant trouvée insuffisante, on n'a rien fait du tout.

En présence de ces faits, que peut on reprocher au bataillon d'artillerie? Veut-on qu'il transporte ses pièces à bras pour un exercice de revue? Veut-on qu'il sorte sans ses armes? Ou voudrait-on par hasard qu'il remontât à cheval sur le parc d'artillerie?

L'opinion publique proclamait la nécessité d'un arsenal dans la première municipalité, et l'on en a construit un; mais comme s'il était impossible de faire les choses telles qu'elles doivent l'être, cet arsenal ne peut recevoir un abrigé qu'après qu'elles ont été détériorées; de cette que la but est manqué, et tout le nouvel arsenal ne peut guère servir que pour y loger des fossés.

Un déplorable effet de choses ne saurait durer longtemps sans compromettre gravement les intérêts de toute la population. Un moment de réflexion suffit pour faire apprécier les services que peut rendre dans des circonstances critiques, un corps d'artillerie bien organisé, et cette considération que la prudence nous suffirait de développer davantage est décisive.

Nous devons seulement ajouter, parce qu'il faut que la vérité soit connue, que déjà les plus anciens membres du bataillon d'artillerie et qui jusqu'à présent ont compté parmi les plus zélés, commencent à abandonner un corps dont personne ne semble plus devoir s'occuper sérieusement.

Nous ne comprenons que trop ce funeste sentiment de dégoût; mais il faut cependant espérer qu'il ne tiendra pas devant les réflexions d'un patriotisme éclairé. S'il était jamais permis de se décourager ce ne serait pas du moins au moment d'attendre le but qu'on se propose. Tous les vingt n'abandonnent au moment où, après une longue traversée, le rivage d'un matinée crie terre!

Avant un mois la législature sera en session et alors on pourra aisément compléter la somme nécessaire pour mettre le parc d'artillerie en bon état. D'un autre côté, un local où les pièces et leurs affûts seront à l'abri de la pluie n'est pas si difficile à trouver. Ainsi donc on peut prévoir le moment où le bataillon d'artillerie reparaîtra dans toute sa splendeur; mais jusque là, il y aurait plus que de l'injustice à le rendre responsable d'un état de choses qu'il déplore plus que personne et à l'existence duquel il n'a pas la moindre part.

☞ On apprend, dans la partie anglaise de cette feuille, Prospectus mensuelle de l'état des affaires des différentes banques de cette ville.

ALABAMA—La procession whig qui a eu lieu dimanche à Mobile, en l'honneur du triomphe de la réforme, a été des plus brillantes: plus de mille personnes en faisaient partie. Elle était en outre suivie par un nombre considérable de curieux. Après avoir traversé la rue Royale, elle s'est dirigée vers le CABINE; arrivée là, elle s'est formée en cercle pour entendre M. Sherman dont l'allocution énergique et pleine de convenance a fit une vive impression. Cette cérémonie pittoresque laissera de profonds souvenirs dans la mémoire des whigs de l'Alabama.

FAUX PROPHETES.—Parmi les prophètes bien-faux qui ont, dans le cours de l'année dernière essayé quelques prédictions, il n'en est aucun qui ait reçu un démenti plus éclatant que le fut l'illustre George M. Dallas de la Pennsylvanie. Dans une lettre adressée au mois d'août dernier à John Willis de la Virginie, il disait: "Je serais fort étonné si la Pennsylvanie ne donnait pas à M. Van Buren une majorité de plus de Vingt mille voix". Les renseignements que je reçois, me donnent une égale confiance dans le patriotisme éclairé de New-Jersey, du Maryland, de la Delaware et de la Caroline du Nord. Quant au Maine, au New-Hampshire, au Massachusetts, à New-York, à l'Ohio, mes amis m'assurent que nous devons être sans aucune crainte!

Eh! bien de ces six Etats sur lesquels M. Dallas comptait si fermement, il n'y en a qu'un seul qui ait réalisé sa prédiction, le New-Hampshire! Il s'est trompé de vingt mille trois cents voix pour la Pennsylvanie, tandis que les autres Etats dont il avait cru mettre une majorité aux loco-focos, se sont prononcés par six mille voix en faveur de Harrison!

(*Atlas de Boston.*)

THEATRE D'ORLEANS.

Mardi a eu lieu la première représentation de *Un Secret*, drame-vaudeville en trois actes de A. Arnoud. Le sujet de cette pièce est emprunté à un excellent feuilleton publié dans le *Siècle*, il y a quelques mois, et reproduit par le *Courrier des Etats Unis*. En passant à la scène, le feuilleton n'a presque rien perdu de son intérêt, et c'est un grand éloge à adresser à l'auteur. Les acteurs, malgré la précipitation avec laquelle l'ouvrage avait été monté, ne sont pas restés au dessous de leurs antécédents: Mlle. Maria nous a rappelé dans quelques passages ses meilleures inspirations; Mme. Darmand était en beauté; M. Beauce, qui ne porte pas bien la simple redingotte, a cependant trouvé quelques beaux mouvements de passion; M. Mathieu, contre son habitude, a été fort mauvais et cela tient sans doute à ce que le rôle n'était point fait pour lui; M. Auguste Lusan a rien perdu de sa parole monotone et chantante. Voilà tout ce que nous pouvons dire de ces messieurs et de ces dames; mais, nous l'espérons, *Un Secret*, est un drame fort émolvant et le public fera bien d'aller en voir la seconde représentation; il en vaut la peine.

P. S.—Ce soir *Le Fiancés* nous offrira un des plus amusans spectacles qu'on puisse imaginer. Mme. Mathieu chantera le rôle de Mme. Charlotte! Outre cet intéressant début, nous aurons la seconde apparition de M. Nourrit. Qu'on ne l'oublie pas!

EXTERIEUR.

CHINE.

Le navire Globe est arrivé à New-York, venant de Canton, après une traversée de 146 jours. Il a apporté des nouvelles de Chine qui vont jusqu'au 4 juillet.

L'amiral Elliot et les renforts de troupes anglo-indiennes sont arrivés à Macao le 28 juin. Le port de Canton a été rigoureusement bloqué par une partie de la flotte anglaise tandis que l'autre partie commandée par l'amiral, s'est dirigée sur les îles Formose et Kinsin pour s'avancer plus tard jusqu'à la Mer Jaune. On ne sait pas bien positivement à Macao quel est le plan de campagne des Anglais; les uns supposent qu'ils veulent s'emparer de l'île Kinsin située en face de Nankin; d'autres prétendent que la partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Elliot doit se rendre directement dans la Mer Jaune pour attaquer la capitale même de Céleste Empire.

Le capitaine du Globe dit que les Chinois ne paraissent nullement alarmés des démonstrations des Anglais. On croit généralement que le blocus sera maintenu, fait cependant un on deux ans jusqu'à ce que l'on en vienne à conclure quelque arrangement.

Une lettre de Macao, portant la date du 3 juillet, annonce qu'une proclamation publiée la semaine précédente, offre des récompenses aux soldats chinois et aux hommes du peuple pour les exciter contre les Anglais. On croit être certain que cette proclamation est du gouverneur Lian. Les Chinois qui ont renforcé de 500 hommes la garnison qui défend l'entrée de la rivière de Canton.

Le commodore, Sir John Brenner, est arrivé à Macao le 21 juin avec 15 transports chargés de troupes: le 23 il a déclaré que le blocus de Canton commencerait le 28. Mais on jour annoncé l'escadre anglaise était encore à 40 milles de distance des forts de la Bogue et à plus de dix milles de la rade par où entrent ordinairement les navires. On écrit du 3 juillet qu'une jonque chargée de sel a été capturée par les bâtimens de blocus, et que le capitaine Smith qui les commande a reçu carte blanche de l'amiral. On croit aussi que, si l'on agissait avec vigueur, l'expédition de Lian ne le prive à faire bouclier contre-guerre le gouverneur de Canton.

MEXIQUE.

Une correspondance récente de Mexique confirme ce qui suit: La médiation de Canaris était, de nouveau, le théâtre de la guerre civile que, depuis plus de deux ans, paralyse le commerce de ce pays. Désespérant de vaincre le parti qui, au moyen des troubles qu'il a suscités, de nouveau, est Matamoros l'insurrection des mécontentes prétendues, ce dernier a fait une proclamation par laquelle il déclare que, si les Etats-Unis ne veulent pas se mêler de ses affaires, il ne se mêlera pas de leurs affaires, et ne considérera, en aucun cas, le Texas comme faisant partie de l'Union.

Il est, d'autre côté, de plus en plus certain que le Mexique ne reconnaîtra pas l'indépendance du Texas.

(Courrier.)

VARIETES.

LE CLUB DES MENDIANS.

(Suite et fin.)

(*Voir l'Abeille d'hier.*)

Daniel Robert, que vous avez vu comparaître tout à l'heure devant les juges de Saint-Giles, prête si souvent obligé en procédant par les règlements du Club: il prouvait la vérité, rien que la vérité! ...Où lui demanda le motif de son prochain départ, et d'abord il n'est pas la force de le dire; on lui demanda compte de ce changement de conduite qui avait tant affligé ses amis et ses hôtes; Daniel compliqué de baisser les yeux et de répétait: on l'interrogea, on le pressa de toutes parts; on s'adressa tour-à-tour à ses sentiments, à sa probité, à ses promesses; Daniel demeura inexorable, immobile, et muet: l'aversible cria, d'une seule voix, au parjure, l'hypocrisie, à la trahison. Daniel se retirait fièrement, pour regagner ses accusateurs et pour tout répondre.

—Frères! s'écria le coupable, ma réponse, mon excuse, ma justification, le voici: le vue de cette maudite ville me fait mal; mon cœur se dilate en l'air et me pèse; j'ai besoin d'espace, d'air et de soleil; que voulez-vous! j'étouffe, je souffre, je suis malheureux!

L'auditoire tout entier s'émut à ces tristes paroles; l'émotion générale vint ajouter encore au trouble et au désespoir de Daniel; quiconque hurlement la tête et se mit à pleurer; le président, qui était le doyen de l'ordre des mendians, lui approcher le jeune homme, et lui prenant la main avec une tendresse toute paternelle:

—Ami, lui dit-au nom de tous ceux qui nous écoutent et qui t'aiment, quelle est ta souffrance? Que se passe-t-il au fond de ton cœur? voyons, parle, qu'as-tu?

—Ce que j'ai!.... Un grand mal, frères!

—Et lequel?

—Je ne sais, inventa quelque chose d'étrange, de terrible et d'inouï; supposez tout ce l'infortune a de plus affreux, tout ce que la folie a de plus incroyable, tout ce que le désespoir a de plus effroyant; assemblez tous, à votre gré, l'histoire la plus sombre, le roman le plus ténébreux, le secret le plus horrible.... vous ne devinerez pas encore.... vous ne devinerez jamais! Ecoutez, plaignez-moi et pardonnez moi: je suis amoureux!

Un long murmure s'éleva dans toute l'assemblée; des voix confuses essayèrent d'interpeller Daniel Robert; enfin, il y eut un moment de silence, de stupeur, et le malheureux continua de parler:

—C'est là une audace extrême, une témérité inouïe, n'est-il pas vrai? Il ne sied bien d'aimer, d'adorer, de suivre chaque jour, et en tous lieux, la veuve de lord Elmond, la plus belle, la plus spirituelle, la plus charmante jeune femme de la ville, et de la plus belle à un misérable Irlandais, à un misérable mendiant, de pleurer, de souffrir, de vivre et de mourir pour elle!.... J'ai voulu l'oublier.... mais, hah! c'était impossible! J'ai voulu me distraire, m'étourdir; j'ai hanté les cabaret, les tavernes, les plus vile tripots; j'ai bu, je me suis enivré.... mais un jour, il y a quelques semaines de cela chancelant, hors de moi, furieux dans l'ivresse, j'ai frappé un ami, un pauvre, un mendiant comme moi, un frère....

—Je l'ai dit, pardonné, Daniel! s'écria tout à coup un vieillard, en essuyant ses yeux remplis de larmes.

—Merci, Patrick!—Depuis ce jour, j'ai juré de vant vous tous de ne plus boire et j'ai tenu ma promesse: mais, depuis ce jour là, mon malheur s'est bien accru, j'ai vu Mme. Elmond, je suis raisonnable... et j'ai tuée la conscience de ma douleur. Le dîyan n'est plus là pour m'étourdir, pour me consoler, pour m'emporter loin d'elle, loin de la ville, loin de ce monde; aussi cette femme, ma bienaimée, je crains la voir sans cesse, le jour quand je mendie, le soir quand je me repose, la nuit quand je veille, quand je travaille, maintenant encore quand je vous parle... O mes amis mes frères! pitié, pitié, par grace, prends-moi ma parole, laissez moi boire, laissez-moi m'étourner tout à mon aise, laissez moi rêver en chancelant, laissez-moi m'abrutir et l'oublier!

—Ar-tu jamais parlé à cette femme! lui demanda un clubiste, son meilleur ami;—t-a-t-elle jamais vu? te connaît-elle? te fait-elle l'aumône?

—Je n'ai point adressé la parole à lady Elmond et je n'ai point mendié devant elle; mais elle m'a vu souvent; elle m'a rencontré cent fois sur son passage; elle me connaît bien!

—Que veux-tu dire?...

—Hélas! vous allez savoir tout mon secret, tout mon amour, tout mon orgueil, toute ma folie. Le matin, à midi, quand ma *journée* est faite, qu'ils mes aumônes sont recueillies, je quitte bien vite dans mon grenier: aussitôt je me dépouille de mes haillons, de ma livrée de mendiant; je dépouille mon état, mon humidité, ma misère; j'arrange ma soie sur ma perruque chevelure; je prends du linge aussi fin, aussi blanc que celui du premier dandy; j'ai des bottes fines, une cravache de chasse et des gants de Paris; je revêts des habits somptueux que j'ai achetés avec mes épargnes de chaque jour, avec le prix de mon pain quotidien; en un mot, je jette bas tout le vieil homme; et j'emprunte; pour me masquer, les apparences, la démarche, les traits, les regards et le sourire d'un homme de monde!—Et dès ce moment, dans cette ambitieuse pensée, je me sais plus un Irlandais, un esclave qui mendie: il me semble que je deviens un personnage; je crois avoir un titre et une fortune; je crois me nommer lord Daniel Robert, je m'élève en dignitaire du royaume, et je m'en vais tout fier et tout joyeux, voir pour une fois, une femme dans les brillantes allées de Hyde-Park!—Elle passe dans son jolis tandem: je la regarde, elle me voit, je le salue et je disparais; soudain elle sourit et pâlit à mon approche.—Mais qu'importe? Je l'ai vue, je l'ai saluée, je l'ai admirée, je l'ai adorée: je suis heureux!—Depuis six mois, voilà ma vie, mon ambition et mon bonheur; à présent, je vous le demande, que voulez-vous que je fasse dans Londres, sur les trottoirs et dans les ruisseaux de la rue? Je ne sais plus rien, je ne vis pour moi, ni pour vous, ni pour l'Irlande!...Frères, dans deux mois de mes semaines; laissez-moi vous dire adieu, vous embrasser et partir!

—Tu ne partiras pas! répondit aussitôt le président de l'assemblée.

—Et qui donc ouvrait m'en empêcher! réplique Daniel.

—Moi et le club des mendians!

—Sous quel prétexte? Pour quelle raison? De quel droit?

—Tu l'apprendras demain!

—Eh bien! soit; à demain! Je paraîtrai devant vous pour la dernière fois, avec ma besace et mon bâton de voyage.

Le lendemain au soir, madame, nul ne manquait au rendez-vous; la réunion était plus attentive encore, plus silencieuse qu'elle ne l'avait été la veille; chacun avait l'air de revoir Daniel Robert, comme s'il se fut agi de le perdre à jamais; il n'était pas difficile de lire, de surprendre dans le jeu de toutes ces bizarres physionomies quelque chose qui était à la fois de l'inquiétude et de la curiosité, de la terreur et de l'impatience. L'appariteur proclame le Daniel provoque les mouvements, des hourras et des transports d'enthousiasme; l'on sait dit que ce jeune homme avait déjà le pressentiment de sa nouvelle destinée: il alors jusqu'à terre, madame, comme un soldat heureux qui monte sur le parvis et qui reçoit les prétoriens.

Au bout de quelques minutes, et sur un ordre secret sans doute, deux mendians traversèrent la longue salle, prirent le président du Daniel chacun un bras, prêts à recevoir ses ordres et à les suivre: ils l'appelèrent *milord*, et ils s'inclinèrent devant lui.

Cinq ou six autres serviteurs improvisés, vêtus de noir et galonnés d'argent, entrèrent dans la salle pour saluer leur nouveau maître et lui obéir; ils s'inclinèrent aussi, en disant:

—Nous sommes au service de Lord Daniel Robert.

Un intendant s'avança avec le plus profond respect, et dit à sa grace, en lui présentant un portefeuille qui renfermait des valeurs considérables:

—Milord, votre loge à l'Opéra.

Enfin, le roulement d'un carrosse se fit entendre; presque au même instant, un valet de pied parut sur le seuil de la porte et prononça ces mots:

—La voiture de Milord est prête.

Bonté du ciel! pensa la pauvre Daniel, épouvanté d'une pareille scène; est-ce que je dors! est-ce que je rêve! est-ce que je deviens fou! Que signifient ces *gens de ma maison* qui me saluent, cette fortune que l'on m'offre, cet éclat de spectacle que j'ai louée, ces vêtements magnifiques que l'on me destine, ces chevaux qui piaffent dans la rue, cette voiture qui vient me chercher? Mon Dieu! Est-ce bien un songe? Est-ce un mirage? Est-ce une comédie!

La comédie, ce songe ou le mariage continua, madame: le valet de pied s'approcha de son maître et lui demanda:

—Où faut-il conduire milord?

Le président du club ne hésita de répondre!.

—A son hôtel de Piccadilly!

Alors, madame, toute l'assemblée se prosna autour de Daniel: c'était à qui lui adresserait les adieux les plus expansifs, les vœux les plus ardens, les protestations les plus tendres; et à la fin de ce tumulte causé par le regret, le dévouement et la joie, le chef de la communauté se tourna vers Daniel et lui parla ainsi:

—Ami, frère! te voilà riche, de par le club des mendians! n'oublie jamais les pauvres de Saint Giles qui ont mendié et qui mendieront pour toi; n'oublie pas les amis des mauvais jours: ils vont te suivre partout pour te protéger, pour te défendre, pour te servir! Souviens-toi de ton nom qui est celui des Robert ruinés, persécutés, proscrits par les Anglais, et aux fins de ton ancienne misère qui est celle de toute l'Irlande! Soin heureux, soit aimé, soit admiré, soit utile! Va demander à l'histoire des nations mortes des enseignemens et des droits pour servir les nations vivantes; interroge les temps, les hommes et les puissances d'autrefois: au fur et à mesure que passeront sous tes yeux ces grandes et terrestres vicissitudes de l'esprit humain, toutes ces ambitions, toutes ces misères, toutes ces luttes, l'élévation, l'abaissement et l'esclavage des peuples,—toi, Daniel, les yeux tournés vers les cieux, la main appuyée sur l'évangile de l'Irlandais, rêve long-temps de cette noble pensée, de cette sainte alliance qui est l'histoire de l'avenir: Dieu et la liberté!

Que vous dirai-je, madame, que vous n'ayez déjà deviné?—Daniel se laissa vivre de cette vie facile que les mendians avaient eu la bonté de lui faire; aidé, soutenu, enrichi par le club de Saint-Giles, il devint en peu d'années le ami de lady Elmond, l'ami poli-lique d'O'Connell et un des agitateurs les plus fougueux de la chambre des communes.

Admirez, madame, la rare modestie, la louable humilité de Daniel Robert! Pour conserver publiquement, pour afficher le souvenir de sa pauvreté, l'origine de son bienfaiteur et de sa fortune, notre héros du club a fait peindre sur le panneau de sa voiture, une main toute grande ouverte, une main qui demande l'aumône avec cet deux mots pour devise: Aidez-moi!

LOUIS L.

ETAT DE LA LOUISIANE—Cour du Premier District. L'Antoine Jachelin, veuve de Pierre Jachelin, demanderesse, contre Wm. Justwood, contre ses créanciers, et ces mêmes créanciers, biens du prétionnaire est accepté par la cour pour le bénéfice de ses créanciers, et ces mêmes créanciers assemblés des dits créanciers pris lieu en vertu du 1726 art. Seghote, not. public, huissier pour le 3 janvier prochain, à dix heures A. M à l'effet de délibérer sur les bénéfices de prétionnaire, et les mêmes jours et heures et garanties judiciaires conditions et permettre et prétendre, sont et demeurent suspendues.

Vendu Hôtel A. M. Buchanan, Juge de la dite Cour, ce 1er décembre 1840.

9 déc.—9, 10 déc. W. F. LEWIS, Greffier.

ETAT DE LA LOUISIANE—Cour du Troisième District. Jacques Jachelin, demandeur, contre Wm. Justwood, défendeur.

L'Etat de la Louisiane à tous ceux que ces présentes concernent, salut:

Attendu que Louis Barthélemy Rey et Victoire Lecès, ses de la ville de la Nouvelle Orléans, ayant obtenu à une vente faite par le shérif de la paroisse d'Orléans, le prix de vingt-quatre décédés, se sont adressés au greffe de cette cour pour une saisie et vente conformément à un acte de la législature de l'Etat de la Louisiane, intitulé: "Acte pour sauvegarder les droits des acquéreurs aux ventes judiciaires" approuvé le 18 Mars 1834.

Qu'il soit connu, et toutes personnes intéressées sont par ces présentes sommées au nom de l'Etat de la Louisiane de la Cour du Troisième District Judiciaire pour la paroisse d'Est Bâton-Rouge, qui pourra mal avoir droit à la propriété ci-après décrite, en conséquence d'un défaut de forme dans l'ordre, le décret de la jugement de la Cour, en vertu du quel la vente a été faite, en de toute autre irrégularité ou illégalité dans l'estimation, l'avis ou le temps de la vente, en pour une autre cause quelconque, de comparaître devant la Cour dans les trente jours à dater de la publication de cet avis dans les journaux publics, pour y être entendu ainsi faite, ne serait pas considérée et homologuée.

Ladite propriété fut vendue par le shérif susdit le 19 nov. 1840, en vertu d'un décret de cette cour rendu le 20 juillet 1836 dans une affaire intitulée "Pierre et Fleicher vs. successor et Cavelier, seniors" et fut le 1400 du dépôt de cette cour, à laquelle vente Louis Barthélemy Rey et Victoire Lecèses g. c. l. se sont rendus acquéreurs pour le prix de six cent soixante quinze piastres comptant.

Description de la propriété d'après le transport judiciaire suivant:

Les lots 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9 et 10 dans l'îlet No. 11, bornés par les rues Sixième et Septième, des Chênes vers et Belle-chasse, les Nos. 1, 2 et 3 ayant chacun 60 pieds de front à la rue Belleschase sur 120 pieds de profondeur, le lot No. 4 formant l'encoignure de la rue Septième et de la rue Belleschase, et le lot No. 7 formant l'encoignure de la rue des Chênes vers; les lots nos. 8, 9 et 10 ayant chacun 60 pieds de face à la rue des Chênes vers sur 120 pieds de profondeur; le lot no. 10 formant l'encoignure de la Septième rue; le lot No. 5 ayant 60 pieds de face à la Belleschase rue sur 120 pieds de profondeur.

Greffe de la Cour du Troisième District Judiciaire pour la paroisse d'Est Bâton-Rouge, ce 7 déc. jour de décembre A. D. 1840.

M. MORENO, Dép. Greffier.

10 déc.—3t

MARCHANDISES SECHES, nouvellement reçues: Manteaux satin brodés dernier genre.

Do. laine et drap.

SOIERIES.—Robes glacés, unies et façonnées.

Fleurettes, notes et quadrilles glacées.

Gros de Naples, Gros de Suisse et Gros Grains Noirs, Bédes d'étoile et satins gros de Lorg. ut.

Velours noir, pour robes, crêpes assortis, tar. ba.

Un grand assortiment de robes.

LORNE & FRIMS, st. vie de Chartres.

10 déc.

A VENDRE, ou le quatrième au débarquement des navires Ville de Bordeaux, Capt. Crosbie et Talma, Tonnes de Bordeaux, 100 barriques vin rouge diverses qualités, 10 demi barriques vin blanc, 10 douzaines cognac, 200 à 1000 cts. 1 ... 100 mille cigares, 10 douzaines de bouteilles de vin, de commandes, 10 barriques orleans, 1 ... de vin, 100 ... 10 douzaines ... 10 douzaines ... 10 douzaines